

*Antony, le 21 novembre 2023*

Chère Catherine,

L'image qui me vient est celle d'une conversation entre le visiteur d'un zoo et l'un de ses pensionnaires : une conversation de par et d'autre des barreaux d'une cage. Le visiteur m'explique que la cage n'existe pas, qu'elle n'est qu'une invention de l'esprit. Car de l'allée où il se trouve, il n'a pas eu la possibilité d'en parcourir tous les recoins, d'en constater la clôture rigoureusement par lui-même. Mais il a tout de même payé son billet à l'entrée, ce qui pourrait tout de même éveiller en lui quelques soupçons...

Notre conversation s'organise de par et d'autre d'une différence théologique fondamentale, qui implique une différence de point de vue sur certaines questions philosophiques : la liberté humaine, la raison, le Bien, etc.. C'est ce qui en fait la richesse, et c'est ce que je recherche pour ma part.

Mais pour être possible, la conversation exige tout de même la reconnaissance d'une situation partagée, d'un ici et maintenant, et de la position de chacun dans celle-ci. Il y a tout de même quelques faits objectifs incontournables dont la mise en doute, même implicite, condamne la conversation à une impasse. J'en vois pour ma part essentiellement trois.

1.

Le premier concerne ma situation personnelle. Je suis un homme de 43 ans, anthropologue passionné, privé depuis dix ou quinze ans de reconnaissance institutionnelle (donc de financement, de raison sociale, de légitimité vis-à-vis de l'appareil sécuritaire, etc.) pour une raison très précise : une dette ethnographique.

Par dette ethnographique, j'entends une dette d'anthropologue, contractée au nom de l'institution, donc irréductible à une dette personnelle, même si le chercheur engage nécessairement sa propre personne sur le terrain. Cette dette n'est pas une « vue de l'esprit ». La corrélation entre l'impuissance sexuelle dont Ziad a souffert autour de l'année 2006, et la place qu'il occupait alors dans mon enquête sur « l'homoérotisme de la sociabilité masculine yéménite », est une réalité objective. Elle est attestée par les silences et parfois par les mots, par les visages tendus à la caméra ou à l'appareil photo, par un certain nombre d'indices constitutifs d'un « fait social », dont mon enquête a permis d'établir l'objectivité. À commencer par le caractère public de cette impuissance sexuelle, voulu délibérément par Ziad, cette « folie » dont personne sur place n'a jamais été dupe. Ziad était impuissant en vertu de son incapacité à rétablir l'ordre en dominant sexuellement l'enquêteur, comme tout l'y encourageait tacitement : aussi bien la logique tacite du régime et le jugement social environnant, que mon propre désir, inavoué mais évident aux yeux de tous. Ziad était empêché par quelque chose, une contrainte morale que lui-même ne comprenait pas totalement, qui s'imposait à lui extérieurement à sa volonté. Voilà la situation objective dans laquelle nous avaient mis les sciences sociales, l'hiver et le printemps 2006 : la situation dont découlent toutes mes observations, celle dont ma réflexion tente de percer le mystère. Refusez de concevoir cette histoire, et vous interdisez l'écriture de cette thèse.

Jusqu'à aujourd'hui, le déni de cette histoire perdure dans mon entourage le plus proche - que cette histoire dépasse et qui n'en est responsable en rien. Il se manifeste généralement par l'idée, décelée au détour d'une conversation avec une tante, un cousin, que Ziad et moi aurions nécessairement été amants, d'une manière ou d'une autre. Or toute l'histoire serait inconcevable si nous l'avions été, si la moindre intimité physique avait existé entre nous. En fait le soupçon perdure, précisément parce que l'histoire n'est pas conçue, parce que sa prise en charge ne relève objectivement pas de leur responsabilité.

Donc j'accepte cette situation. Mais elle a pour conséquence évidente d'empêcher toute conversation réelle et sérieuse sur mon expérience au Yémen, sur ce à quoi j'ai consacré l'essentiel de ma vie d'adulte, et sur les personnes avec lesquelles je reste lié là-bas.

Elle empêche toute conversation réelle et sérieuse même sur quelques autres sujets, apparemment plus éloignés. Tu peux m'inviter à suivre une conférence sur Levinas, et je peux répondre à ton

invitation, par plaisir intellectuel personnel autant que par amitié. Mais si ton invitation part du principe que la problématique du visage serait pour moi nouvelle, et que Levinas va me révéler la source philosophique véritable de ma propre histoire - dont m'aurait éloigné mon égarement jusque là dans une tradition « autre », où il ne serait question que d'honneur et de sexualité, de face, mais pas de *visage* au sens de Lévinas... - alors la discussion ne pourra évidemment pas aller très loin.

Ce qui m'amène aux deux autres points, dont la reconnaissance préalable est indispensable à toute conversation authentique. Et je m'efforcerai d'être plus concis.

2.

Le deuxième fait objectif incontournable réside dans la *translatio studiorum* (je reprends l'intitulé du séminaire). Là encore, ce n'est pas une question d'orientation philosophique ou une vue de l'esprit, c'est un fait historique objectif. La métaphysique de la chrétienté latine, dont découle la civilisation technique et la pensée scientifique occidentale, n'est pas tirée « de la cuisse de Jupiter » - directement issue des philosophes grecs, dont les philosophes « Arabes » auraient été de simples transmetteurs. Ces philosophes n'étaient pas des Arabes mais des musulmans, c'est parce qu'ils étaient musulmans qu'ils ont su « rappeler » cette tradition philosophique, dans un moment dont la pensée occidentale reste à jamais tributaire, à travers les penseurs chrétiens du Moyen-Âge central.

Donc nous pouvons discuter d'Aristote et de métaphysique, et je peux entretenir cette conversation par intérêt personnel bien compris, pour en tirer certaines clés de compréhension de toute cette tradition philosophique, que tu me rends plus accessible. Il n'en demeurera pas moins que mon accès privilégié à cette compréhension, je le tire en premier lieu de l'islam, d'une certaine « déconstruction philosophique » associée à ma démarche de sciences sociales sur le terrain yéménite. Telle est la position depuis laquelle j'aborde la philosophie, et tant que cette position n'est pas admise, ce ne sera jamais une conversation véritable. Ce sera une conversation *sur* la philosophie, sur l'anthropologie de la civilisation occidentale éventuellement, mais pas une *conversation philosophique* au sens plein.

Cette conversation philosophique authentique, est-elle seulement possible depuis l'époque qui est la nôtre ? Pour être honnête, je ne le sais pas. Je sais seulement que le « fanatisme musulman » a bon dos, ainsi que notre « paresse intellectuelle » supposée. Il a parfois des raisons très objectives de délaisser la spéculation philosophique : des causes interactionnelles, inscrites dans la situation d'énonciation, qui rendent cette spéculation vide et sans objet, quoi que les philosophes professionnels ne veuillent pas toujours l'admettre. Refus d'entrevoir les barreaux d'une cage dans un système conceptuel donné, ou seulement de l'intérieur de la cage, afin de s'y enfermer encore plus (tu connais Eric Voegelin, un philosophe autrichien ? Il parle de ça très bien...).

Ce phénomène d'aveuglement sélectif au contexte est constitutif de l'intellectualisme européen, depuis longtemps. D'où cette pensée de l'existant réduite à l'ontologie, dont nous parle Lévinas, et beaucoup d'autres à leur manière. Que l'intelligentsia française sache finalement l'entendre d'un intellectuel juif, quelques décennies tout de même après la seconde guerre, ne la dispense en rien de l'entendre aujourd'hui de penseurs musulmans.

3.

Le troisième fait objectif incontournable concerne l'asymétrie fondamentale de la situation au Proche-Orient. La guerre qui fait rage depuis un mois s'inscrit dans un contexte de plusieurs décennies, où un Etat qui se prétend démocratique enferme une population de plusieurs millions, dont c'est pourtant la terre. Une population dont il doit assumer la responsabilité au regard du droit international, dès lors cet Etat contrôle qui rentre et qui sort, qui peut ou pas recevoir de l'argent, qui peut se maintenir au pouvoir, etc.. Cet Etat doit assumer en outre la responsabilité politique d'avoir favorisé l'installation sur ce territoire d'un mouvement à référence religieuse, ouvertement en guerre contre lui, dont l'accession au pouvoir (face au mouvement nationaliste Fatah) constituait

à ses yeux une victoire stratégique pour lui-même, en vertu du caractère supposément inaudible de ses revendications (comme quoi tout repose bien sur la philosophie et l'histoire des idées...). Cette organisation du Hamas n'en demeure pas moins une entité collective, un système vivant. Enfermez dans une cage un être vivant doué d'intelligence, et c'est votre responsabilité de vérifier que la porte est bien fermée. S'il existe une faille et s'il s'avère que l'être vivant, n'étant justement pas un animal, a longuement prémédité sa réplique afin de maximiser la portée de son coup, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous mêmes. Le ratio de victimes innocentes et d'otages ramenés vivants dans la bande de Gaza, dans une fenêtre de quelques heures, n'est ni plus ni moins que la conséquence des paramètres objectifs de la situation (densité des populations civiles environnantes, nombre de combattants mobilisés, réactivité estimée des forces israéliennes une fois l'opération déclenchée, etc.). Dans ces circonstances, les spéculations philosophiques sur le caractère plus ou moins « inhumain », « terroriste », « barbare » des actes du Hamas, sont nulles et non avenues.

## Conclusion

(ajout le 23 novembre)

Par cette remarque, je veux pointer qu'à la source de cette affaire - de tous ces débats et palabres politico-philosophiques, auxquels nous les musulmans ne prenons même plus la peine de participer - il y a d'abord et avant tout un mécanisme de déni, une fuite hors de la réalité. Et cette fuite nous concerne tous, musulmans, chrétiens ou juifs, pour la simple raison qu'elle nous emmène dans le mur : elle nous concerne en tant que citoyens, membres d'une communauté nationale (ou multinationale), dans laquelle nous sommes tous embarqués *de facto* par la technologie.

Entre la tournure de cette guerre et le verrouillage technocratique des démocraties occidentales, il n'y a pas une feuille de papier à cigarette : l'une découle de l'autre. D'ailleurs, même le gouvernement israélien ne fait que pousser ses pions dans cette situation : sa réaction n'est pas moins « humaine » que celle du Hamas, fonction de la cage dans laquelle il se débat (cage conceptuelle) et d'un échiquier géopolitique complexe, où la plupart des acteurs sont bien conscients du privilège occidental, symbolique et monétaire, mais aussi de sa ré-évaluation inévitable à plus ou moins long terme.

L'urgence pour nous, dans ce moment historique particulier, est de redécouvrir ensemble les racines de ce déni - d'une part dans l'ordre interactionnel (point 1), d'autre part dans l'histoire sociale des idées (point 2) - afin de mieux le saisir à l'oeuvre dans les crises contemporaines (point 3). Comprendre enfin que ces trois dénis font système (tu auras reconnu les trois sections de mon wiki : *comprendre, explorer, valoriser*) et qu'ils s'organisent autour d'un référent flottant, une figure musulmane de la négativité qui n'a aucune réalité (tout comme son complément, le référent occidental) en dehors des mécanismes cognitifs et structurels de cet aveuglement.

Posons ensemble ce constat minimum, qu'il se passe bel et bien quelque chose de cet ordre, et commençons alors à discuter, à délimiter ce phénomène dans le réel et à construire sa signification véritable. Mais il n'y a pas de conversation sans reconnaissance préalable d'un interlocuteur, sans reconnaissance de sa position discursive, la cohérence d'une expérience qu'il cherche à exprimer.

*Enseigne installée hier soir, photo reçue ce matin :*

*« Centre Mansour al-Fransi »*

*Dépôt de pain inauguré bientôt sur le carrefour du Hawdh, qui sera tenu par le fils de Yazid, auquel il a voulu donner mon nom.*

*Bienvenue dans le réel*

*(car je n'ai aucune idée si ce dépôt de pain sera alimenté...).*

